

dain, ce n'est guère la peine d'en parler....."

En vain nous efforçons-nous de faire entendre à l'éminent prédicateur les raisons naturelles qui empêchaient le sault Saint-Louis d'être aussi grandiose que d'habitude d'angoisse et de stupeur, il ne voulait point comprendre. En poète qu'il est, il avait cherché les émotions poignantes et ne les trouvait point. La vague elle-même, immense et moutonneuse, nous hissant sur son dos d'un mouvement vertigineux, puis nous laissant glisser bien bas, bien bas, dans le creux de son sein, ne le consolait qu'à demie du rocher menaçant qui persistait à ne se pas montrer. Il s'en allait désanchanté, trompé dans son espoir !

Auditeurs anxieux, suspendus à ses lèvres, deux messieurs prêtres Sulpiciens, qui me l'avaient fait connaître, et l'humble soussigné, nous écoutions avec intérêt ses doléances confinant au reproche.

Dans toute la sincérité de son âme de poète, l'orateur distingué de Notre-Dame nous avoua alors qu'un incident bien simple en apparence, presque trivial pour le vulgaire, resterait un des plus charmants souvenirs de son petit voyage. C'était d'avoir pu contempler à loisir ces tourbillons épais de noire fumée s'échappant comme des flocons d'une laine à la couleur très sombre des cheminées de notre bateau, pour se répandre aux quatre vents.... Il nous fit sur ce sujet de très jolies réflexions !

Et je compris, ce soir-là, comme un spectacle de nature bien infime peut inspirer à une belle âme de bien riches sentiments !

Tant est profonde et admirable l'harmonie qu'a établie entre tous les êtres, le Dieu, suprême intelligence, dont la miséricorde les créa !

* *

La demie de 6 heures sonnait à l'horloge, lorsque nous primes terre à Montréal.

Je me séparais bien à regret du noble fils de St-Dominique, et j'acceptai avec empressement son invitation d'aller l'entendre à St-Jacques de Montréal, le dimanche suivant. Effectivement je m'y trouvais et il me fut donné de savourer les délices de sa conférence admirable sur le grand dogme de l'Eucharistie. Oh ! je garderai bien longtemps et précieusement le souvenir de notre double entrevue !

A présent, si je ne regrette pas tout à fait autant de me séparer ici de vous, mes bons lecteurs, c'est que je crains de n'avoir été déjà que trop long et importun à vous narrer, par le détail, le joli voyage qu'il me souvient d'avoir fait *En descendant l'Ottawa*.

Lu. le Saint-Esprit

L'ANGLIFICATION

ÉTUDE—(suite et fin)

Après l'anglification de nos coutumes, vient celle de notre langue.

Cette dernière est la plus sérieuse, celle dont nous avons le plus à craindre, parce que la perte de ce langage noble et harmonieux que nous a légué la France serait pour nous la destruction entière de toute idée nationale, l'anéantissement de tous nos principes religieux et la ruine de toutes nos institutions.

La langue française, par sa pureté et sa richesse, a été de tout temps proclamée la plus belle du globe ; aussi les premières cours d'Europe l'ont-elles adoptée, et cela depuis un grand nombre d'années, comme langage diplomatique.

Illustrée par les plus grands génies qu'ait produits l'humanité, elle est devenue en quelques siècles une langue classique, où tout, mots, expressions, tend à la plus haute perfection.

La littérature française est la première du monde ; ses écrits sont pour les Anglais comme les Espagnols une mine inépuisable dans laquelle ceux-ci ne cessent de puiser.

Les fils d'Albion savent que leur langue, froide comme leur caractère et sèche comme leurs manières, ne peut leur fournir les expressions voulues pour parler avec avantage de ce qui est beau et de ce qui est grand ; alors ils sont bien forcés d'emprunter à la langue française cette chaleur de style, cette noblesse de pensée, cette richesse de mots qui leur manquera toujours.

Certes, je ne veux pas médire de la langue anglaise qui, malgré tant de défauts, possède une concision et un caractère vraiment énergique, qualités remarquables qui l'ont fait proclamer la langue d'affaire par excellence.

Mais mon esprit se refuse à croire qu'elle puisse être autre chose ; l'Anglais, le langage des nobles sentiments du cœur, allons donc !

Nous, Canadiens-Français, nous qui sommes les fils de cette France si grande et si noble, les descendants de cette nation chevaleresque où l'honneur et le devoir étaient choses sacrées, nous serions capables de rougir d'une langue que parle notre mère-patrie !

Parce que les affaires se font en anglais, est-ce une raison d'angliciser notre langage ? N'est-ce point assez qu'on soit obligé d'apprendre et de parler l'anglais, sans que la nôtre, celle que nous a légué les 60,000 braves de 1760, diminue de valeur à nos yeux ?

Parce que nous sommes les sujets de l'Angleterre, cesserions-nous d'être les enfants de la France !

Nous sommes les premiers et véritables habitants du Canada, et nous adopterions la langue des envahisseurs !

La majorité, dans cette belle et grande province de Québec, est canadienne-française, et la minorité aurait plus de prestige !

Mais, c'est ridicule !

Si l'anglais est devenu parmi nous la langue du commerce, c'est beaucoup de notre faute.

Allez dans les plus beaux magasins ou dans les bicoques de l'ouest, tous les commis, à quelque exception près, parlent l'anglais et pas un seul mot de français, ce que je trouve étonnant et invraisemblable pour une ville comme Montréal aux trois quarts canadienne-française !

Allez dans l'Est, presque tous parlent le français et l'anglais.

Les fils de John Bull trouvent affreux que quelques-uns de nos marchands ou commis-marchands ne connaissent point leur langue ; mais demandez à ces messieurs qu'ils apprennent la nôtre, ah ! ça, ce n'est plus la même chose !

Quels sont les coupables ?

Ce sont nous, et ce sont eux !

Nous, parce que si nous avons montré plus d'énergie, plus d'orgueil national, les anglais feraient aujourd'hui ce que nous faisons tous, apprendre les deux langues !

Eux, parce qu'ils ne veulent point admettre le français dans leurs affaires et qu'ils montrent là clairement leur égoïsme et leur manque de noblesse !

Cet état de choses ne peut durer ; jusqu'ici, le français et l'anglais ont été également parlés dans cette province, mais viendra un temps où les affaires et la population ayant considérablement augmentées, une de ces deux langues devra céder sa place à l'autre ; ce sera d'ailleurs comme le flamand et l'irlandais, deux beaux langages dont il ne restent plus que des débris !

Laquelle aura la préséance ?

Hélas ! nous ne pouvons connaître les mystérieux desseins de la Providence !

Espérons qu'un jour l'élément saxon ayant été refoulé dans les provinces voisines, le drapeau national flottera librement sur tous nos édifices, et qu'alors notre province deviendra un pays pouvant jouir des mêmes droits que l'Angleterre ou toute autre nation.

Si des petits peuples comme les Chiliens, les Boliviens, ont pu devenir indépendants, est-ce un crime pour nous de rêver à l'indépendance ? Si l'Australie, pays anglais, songe elle-même à briser ses liens, serions-nous coupables de penser peut-être à briser les nôtres ?

Certes, nous jouissons, quoique sujets, d'une grande liberté, mais le moment viendra, et il n'est pas loin, où, sans révolution, sans effusion de

sang, la Grande Bretagne perdra l'Amérique du Nord.

Je ne sais si la chose, tout en étant possible, peut devenir probable, toujours est-il que souvent ma pensée se reportant à cent ans d'ici, je vois au Canada deux pays distincts : l'un français, l'autre anglais ; le premier jouant en Amérique le rôle glorieux de la France, l'autre étonnant le monde par la grandeur de son commerce.

L'Europe tombera comme ces puissants et riches pays d'Orient dont ils ne restent plus que le souvenir de leurs actes fameux et les ruines de quelques-uns de leurs palais gigantesques !

L'Amérique, jeune, pleine d'avenir, fière d'une civilisation qui lui est propre, deviendra ce qu'est aujourd'hui l'Europe, grande, riche, redoutable et recherchée.

Nous, Canadiens, nous avons notre place marquée sur cette terre que Jacques Cartier donna à la France ; mais, *aide-toi le ciel t'aidera*, dit le proverbe, et certes si nous ne prenons point garde aux nombreux dangers de l'anglification, malheur à nous !

Il est temps, grandement temps, de réagir de toutes nos forces contre cet entraînement fatal de plusieurs d'entre-nous à singer John Bull.

Tout le monde parle d'annexion, d'indépendance, de fédération impériale, de ceci, de cela, très bien, mais pour le présent on devrait plutôt penser à l'anglification, à ce mal affreux qui nous ronge, à cette gangrène horrible qui finira par nous perdre si jamais Dieu cesse de veiller sur nous !

Faisons une guerre à mort à l'anglicisme, cet ennemi mortel de notre langue.

Parlons correctement ; suivons la route que nous trace Buies et Lusignan !

Encourageons nos arts, notre littérature, nos industries ; préparons-nous ainsi à l'avenir brillant qui nous attend, au rôle sublime qui nous est dévolu sur le continent américain.

Pierre Bidard

CORRESPONDANCE

A monsieur le directeur du
MONDE ILLUSTRÉ,

Monsieur,

Comme la traduction du mot *type-writer* semble être à l'ordre du jour, je me permets de vous présenter, moi aussi, quelques observations.

Graphotype, à mon avis, n'est pas la traduction la plus fidèle de *type-writer* ; ce serait *typographe*. Mais ce mot a déjà une signification qu'il ne convient pas de changer.

Clavigraph, proposé par M. Louis Fréchette, est plus court et plus doux que *machinographe* ou *mécanographe*, et a en outre l'avantage de bien spécifier le genre de machine qui est un clavier. Remarquez que l'expression anglaise, *type-writer*, est vague. Elle se traduit littéralement par *écrivain avec type*. Cet écrivain peut être aussi bien un homme qu'une machine, et si c'est une machine, de quel genre est-elle ? Le seul mot *Clavigraph*, au contraire, indique une machine à clavier qui sert à écrire. Il est par lui-même une définition courte, claire et précise, conforme au génie de la langue française.

Et voilà pourquoi, M. Louis Fréchette, qui a si brillamment conquis les suffrages de l'Académie française, a, selon moi, gagné les cinq sous que celle-ci adjuge à tout inventeur d'un nouveau mot qu'elle adopte.

LOUIS DE SAINTES.

Cri du cœur :

—Avant notre mariage, tu me faisais souvent des cadeaux. Maintenant, tu ne m'apportes jamais rien. Pourquoi ?

—Pourquoi ? As-tu jamais entendu dire qu'un pêcheur faisait avaler des amorces aux poissons qu'il avait déjà attrapés ?